

« *In this compression chamber between Europe and North America* » (Koch 1980, 168)

Constructions de la temporalité dans les récits des « réfugiés-internés » au Canada<sup>1</sup>

**Patrick Farges**  
CRIA (EHESS-Paris)  
Université François Rabelais

Né à Francfort-sur-le-Main en 1919, Otto Erich Alfred (Eric) Koch est envoyé par ses parents dans un internat anglais du Kent en mars 1935. La famille Koch, qui fait partie de la bourgeoisie juive « assimilée » de Francfort, craint en effet pour l'avenir du jeune Eric. De 1937 à 1940, il est étudiant au *St. John's College* de Cambridge, où il obtient sa licence. Le 12 mai 1940, il est arrêté par la police britannique puis placé dans un camp d'internement. Sous la pression de l'opinion publique qui craint la présence d'une « cinquième colonne » d'espions nazis sur le sol britannique, Churchill a en effet pris la décision d'interner les hommes « ressortissants d'un pays ennemi » (*enemy aliens*)<sup>2</sup>. Ces derniers étaient pourtant en grande partie des réfugiés anti-nazis, arrivés en Grande-Bretagne après 1933 (date de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler) ou après 1938 (date de l'« *Anschluss* » de l'Autriche). Au printemps 1940, Churchill procède donc à l'internement puis au transfert vers les *Dominions* de certaines catégories de

---

<sup>1</sup> Lorsque rien n'est précisé, les traductions de l'allemand sont les nôtres.

<sup>2</sup> L'internement des « ressortissants d'un pays ennemi » est une pratique courante en temps de guerre. Pour la Grande-Bretagne, David Cesarani et Tony Kushner rappellent que la politique d'internement pendant la Seconde Guerre mondiale a largement été influencée par les internements lors de la Première (Cesarani et Kushner 1993).

« ressortissants de pays ennemis ». La Grande-Bretagne, ce pays que de nombreux réfugiés anti-nazis considéraient comme une terre d'asile, ce pays qui avait notamment organisé l'évasion de milliers d'enfants juifs allemands et autrichiens par l'intermédiaire des « *Kindertransporte* »<sup>3</sup> – ce même « grand pays » se retournait soudain contre ceux qu'il avait accueillis, prenant de court les familles qui s'étaient enfin crues en sécurité.

Non seulement cette « Grande »-Bretagne a trahi les réfugiés, mais elle s'est de surcroît débarrassée d'un certain nombre d'entre eux – des hommes âgés de 16 à 60 ans uniquement –, les déportant vers les *Dominions* (Australie et Canada). En juin 1940, quelques milliers d'hommes sont envoyés, au hasard des listes, dans des camps d'internement canadiens, où ils resteront entre plusieurs mois et plusieurs années, les dernières libérations ayant eu lieu en 1943. Ces hommes, « déportés par erreur » sont devenus des « immigrants accidentels » (Draper 1983 ; Draper 2000) qui ont dû recommencer une existence au Canada. Pour les internés eux-mêmes, cet épisode charnière est perçu rétrospectivement au mieux comme un moment existentiel d'absurde absolu, une sorte d'« être-suspendu » dans un « *no-man's land* » biographique<sup>4</sup>, au pire comme un bouleversement intolérable de toutes leurs normes et valeurs. Au même titre que ses compagnons d'infortune, Eric Koch a été transféré au cours de l'été 1940 dans un camp d'internement canadien. Commence alors pour lui un épisode central dans une trajectoire de vie que le cours de l'Histoire a rendue chaotique. Il est finalement libéré en novembre 1941 et reprend à Toronto des études de droit interrompues en Grande-Bretagne. Devenu romancier, journaliste et producteur à la CBC, il entreprend à la fin des années 1970 une recherche largement autobiographique afin de faire connaître l'histoire de ces réfugiés-internés et participe à la réalisation d'un documentaire sur le même sujet, intitulé *The Spies That Never Were* et diffusé sur la CBC (Rasky 1981). Dans son livre, *Deemed Suspect*, paru 1980, il écrit, au nom de tous les anciens « *Camp Boys* » :

---

<sup>3</sup> Sur les « *Kindertransporte* », cf. Benz, Curio et Hammel 1993 ; Göpfert 1999 ; Harris et Oppenheimer 2000.

<sup>4</sup> Archives de l'Université du Manitoba, MSS 59 « Fonds Henry Kreisel », Vol. 1, Dossier 1.

*Most of us feel that the years spent in this compression chamber between Europe and North America, between Hitler and the post-war world, taught us a great deal about ourselves and about the way a community works (Koch 1980, 168).*

Cette citation résume parfaitement ce que les mémoires individuelles ont gardé des mois d'internement : le souvenir d'un formidable *hiatus* entre le confinement et le grand souffle de l'Histoire au-dehors, entre une spatialité restreinte et une perte des repères temporels. Il y a un « avant » et un « après ». Le camp d'internement est ici comparé à un « sas » hermétique, capitonné. Les bruits du dehors n'y parviennent que fortement atténués et altérés, laissant la place à un surinvestissement par l'imaginaire. L'espace lui-même, en revanche, est connu de part en part et surinvesti par l'émotion.

Au cœur du présent article se trouve en particulier le bouleversement des constructions temporelles entraînés par cet « accident » de l'histoire. Les réfugiés-internés, arrachés une première fois à leur environnement socio-culturel lorsqu'ils ont fui le nazisme, furent contraints de renoncer une seconde fois à l'acculturation naissante et aux timides racines qu'ils étaient en train de se forger en Angleterre pour se retrouver, en pleine guerre, « par hasard » ou « par accident » dans le microcosme des camps d'internement. Trois notions de temporalité se télescopent en effet :

- la temporalité du pays d'origine chargée d'émotions, de souvenirs et de traumatismes – certains « *Camp Boys* » avaient en effet été victimes des camps de concentration nazis avant l'exil ;
- la temporalité du monde extérieur, inconnu et menaçant, qui ne s'imisce dans le camp que de manière détournée ;
- la temporalité interne au camp, riche en micro-événements et marquée par le quotidien.

Evidemment, cette distinction ne peut être que théorique, dans la mesure où ces différentes perceptions du temps sont réunies en chaque « *Camp Boy* ». C'est d'ailleurs

ce que révèlent leurs récits de vie, qu'il s'agisse d'écrits autobiographiques ou de propos recueillis en entretien<sup>5</sup>. Nous montrerons en quoi les divers récits de vie sont un moyen de réinsérer un destin personnel dans un cadre collectif intelligible.

### Une « cuisine »<sup>6</sup> entre hommes : « organiser » son temps dans le camp

Eric Koch écrit : « *For all of us camp provided an opportunity to meet men we probably would not have met outside* » (Koch 1980, 168). Cette formule atténuée de manière euphémistique le formidable brassage social et culturel qui a eu lieu au sein des camps. A leur arrivée au Canada, les réfugiés-internés sont transférés dans huit camps d'internement : un au Nouveau-Brunswick (Jones 1988), cinq au Québec (Auger 2005) et deux en Ontario. C'est là qu'a commencé le processus qui a fait d'eux des « *Camp Boys* ». En 1940, 34,6 % d'entre eux ont entre 16 et 20 ans, 16,3 % entre 21 et 25 ans, 32,1 % entre 26 et 35 ans, 15,1 % entre 36 et 45 ans, et enfin 1,9 % entre 46 et 65 ans (Koch 1980, 36). Il s'agit en grande majorité d'hommes *jeunes* : près de la moitié d'entre eux n'a pas encore atteint 25 ans. Ils ne sont pas mariés et n'ont jamais été véritablement indépendants, malgré leurs trajectoires parfois chaotiques, notamment ceux qui ont fait l'expérience des « *Kindertransporte* ». La recomposition identitaire de ces hommes a donc été profondément marquée par leur expérience d'internement.

La caractéristique la plus marquante fut sans doute l'effet de microcosme, a « *mini-world* » (Gerry Waldston cité dans Rasky 1981), qui imprime à l'existence une

<sup>5</sup> Dans le cadre de notre recherche, nous avons en effet procédé depuis 1999 à une trentaine d'entretiens approfondis d'histoire orale. Ces sources orales ont par été ailleurs complétées par la lecture d'autobiographiques publiés et par la collecte, dans des fonds d'archives locaux ou privés, de diverses sources écrites à caractère autobiographique : mémoires, correspondances et autres « *ego-documents* ». S'il est nécessaire de tenir compte des problèmes liés à la fiabilité des sources orales et autobiographiques, l'intérêt de ce corpus est peut-être justement de déplacer le regard vers les stratégies, ou plutôt les tactiques, narratives mises en œuvre, et d'essayer d'en comprendre les raisons. Sur la méthodologie du récit de vie, cf. Bertaux 1997.

<sup>6</sup> Notons que l'ouvrage d'Eric Koch (Koch 1980) est affectueusement surnommé « *Kochbuch* » (livre de cuisine) par les ex-« *Camp Boys* ».

temporalité particulière, celle du confinement : « *It was like living in a small town, where everybody knew everybody else* » (Koch 1980, 169). Cette temporalité particulière est évidemment indissociable de la constellation sociale qui la sous-tend. Les camps d'internement représentent ainsi, avec le recul, un laboratoire unique pour étudier la psychologie sociale des processus biographiques de « transition » (Farges 2005). Selon Harald Welzer, les transitions sont des processus sociaux, faits de multiples passages partiels, qui permettent une réappropriation de sa propre histoire de vie. Il s'agit du passage, par le biais d'un processus éminemment social, à un moment d'individuation. Au même titre que d'autres êtres en transition, les « *Camp Boys* » ont dû

[s]'intégrer à une nouvelle constellation de relations, déchiffrer de nouveaux codes, apprendre de nouveaux schémas explicatifs, développer de nouvelles perspectives – prendre pied comme on dit, marcher au pas normal des autres. Mais seul est considéré comme « normal » ce que la société qui l'entoure à présent trouve normal. Pour un nouvel arrivant, l'ensemble des habitus standard et des cadres interprétatifs qui semblent si évidents représentent un ensemble de défis qu'il lui faut déchiffrer et interpréter (Welzer 1993, 7).

Dans le cas présent, la transition est particulièrement dense (Farges 2004). Elle englobe 1°/ l'internement de quelques semaines en Grande-Bretagne, qui fait suite à une première phase d'exil plus ou moins chaotique ; 2°/ la traversée transatlantique de plusieurs jours, particulièrement pénible physiquement et psychologiquement, dans la mesure où elle s'effectuait sous la menace permanente d'un torpillage par des sous-marins allemands ; et 3°/ l'internement au Canada de plusieurs mois, voire plusieurs années. En effet, si les premières libérations au Canada ont lieu en 1941, certains « *Camp Boys* » sont internés jusqu'à la mi-1943 ! Pour certains, l'internement par la Grande-Bretagne succédait de surcroît à l'expérience des camps de concentration en Allemagne (Dachau, Oranienburg ou Sachsenhausen), consécutivement au pogrome de la « Nuit de Cristal ».

Véritable condensé de la société, mais aussi première instance d'acculturation et matrice de la constitution d'une certaine socialisation masculine, le camp d'internement au Canada, ressenti rétrospectivement comme un *vacuum* biographique dans certains cas, foisonnait en réalité d'activités et de pratiques. Il a véritablement joué le rôle de « sas » transitionnel entre deux mondes et deux cultures. Dans un rapport confidentiel de juillet 1943, Alexander Paterson, émissaire britannique chargé de contrôler les camps canadiens, est bien contraint d'admettre que :

*It is not easy to discern any principle underlying their selection. They ranged in age from sixteen to seventy, in health from the robust to the moribund, in occupation from a university professor to a pedlar who was mentally deficient. Brothers and fathers and friends appear to have been separated with remarkable frequency. Some of the younger ones alleged that they were never told where they were going, others say they knew they were bound for Canada (Cité par Puckhaber 2002, 197/198).*

Le camp d'internement est en effet le lieu de la mixité sociale et religieuse forcée. Ainsi l'un des petits-fils du *Kaiser*, qui se fait appeler Comte Lingen, y côtoie-t-il des Juifs orthodoxes. Lui qui est devenu, depuis la pénible traversée transatlantique, un *leader* naturel parmi les internés, se distingue par son extrême politesse. Eric Koch se rappelle :

*No doubt it was flattering that when he encountered any of us during our endless promenades through the camp, he would bow slightly and say Guten Tag, Guten Tag, Guten Abend Herr Rosenzweig, Herr Levinsohn, Herr Cohen, etc. Based on our recent experience we were no longer accustomed to being treated with such civility by German gentiles (Koch 1980, 81).*

L'un des ex-internés parle quant à lui dans ses mémoires d'un « groupe bigarré, hétéroclite, réuni par le hasard » (Sarton-Saretzki 1997, 109), insistant ici sur le « coup de dés » du destin. Dans un fragment de texte resté inédit, Carl Weiselberger, écrivain-journaliste d'origine viennoise, décrit ses co-détenus comme suit :

Les internés : un mesclun humain fait de Juifs allemands et autrichiens « modernes », d'élèves « orthodoxes » d'écoles talmudiques, de rabbins, de marins allemands de la côte, de quelques Italiens (dont le petit *tenante* Levi de Venise qui se disait « *refugee* »), d'« *enemy aliens* », doubles victimes, de Hitler d'abord, mais aussi d'un *Home Office over-eager* et *panicky*, etc...<sup>7</sup>

Ce qui frappe en outre, c'est la grande diversité religieuse parmi les Juifs, qui constituent le contingent le plus nombreux parmi les « *Camp Boys* ». Face à la discrimination indistincte qu'ils avaient connue dans l'Europe nazie, les « *Camp Boys* » juifs ont à présent le loisir de penser à leur identité juive. Tous se sont demandés : Qui est Juif ? Qu'est-ce qui fait un Juif ? Comment un Juif doit-il se comporter ? Erwin Schild se souvient :

*We certainly had fun, Jewish religious fun. Our community included fervent Hassidim and coldly intellectual Mitnagdim; modern Westernized orthodox Jews rubbed shoulders – and sensitivities – with 'Ostjuden,' mutually suspicious and quaint; the 'Yekkes' with their stiffly formal, punctilious style of Jewish observance clashed in a good-natured way with the informality of the Yeshivah spirit; there were Jews praying in Ashkenazi and Sefardi rites* (Schild 1981, 36).

Les plus actifs et les plus visibles sont certainement les Juifs orthodoxes, qui arrivent rapidement à obtenir des autorités l'autorisation de préparer des repas *casher*. Tous ces éléments d'interaction socio-culturelle ont contribué à faire du passage par le camp une période-clef au cours de laquelle les co-internés se sont mutuellement influencés, violemment opposés, superbement ignorés, recréant ainsi une version miniature et faussée du monde. La temporalité interne aux camps d'internement canadiens a « fait date » dans les biographies.

---

<sup>7</sup> Archives de l'Université de Victoria, 93-004 « Fonds Carl Weiselberger », Vol. 2, Dossier 6 « Fragments non classés ».

L'isolement et le manque de contact avec l'extérieur ont facilité la mise en place d'un rythme de vie particulier. L'arrangement entre les « clans » autour d'activités routinières, ou bien les trop rares activités venant perturber temporairement un rythme immuable ont contribué à donner une pulsation propre aux camps. Il y règnait un climat particulier, marqué par certaines modifications du comportement : « *We pursued our various activities, but suffered increasingly from a new disease we called internitis, the symptoms of which were a combination of despondency, touchiness, and worst of all, self-absorption and self-pity* » (Koch 1980, 143). Dans une lettre datée du 12 octobre 1941, Hans Adam, alors interné au Canada, écrit à des proches :

En ce qui me concerne, je vais bien physiquement, mais d'autant plus mal psychologiquement. Qu'après toutes les amertumes et les expériences douloureuses de ces dernières années en Allemagne, il me faille revivre ces choses ici – cela est assez désespérant<sup>8</sup>.

Les rapports entre les hommes y sont exacerbés et parfois, la tension se décharge sous forme de violence. Ces tensions, ces frictions, loin d'être anodines, font partie d'un système complexe de domination et de pouvoir au sein d'un univers exclusivement masculin. Au sein de ce lieu, chaque homme devient à la fois initiateur et initié dans la transmission d'un « savoir-être homme ». Les rites, débats et hiérarchies internes, mais également l'exercice d'un pouvoir sexuel en fonction de l'âge sont les dimensions de ce micro-univers. Dans les camps canadiens, les clans s'organisaient particulièrement autour des cuisines<sup>9</sup>. Julius Pfeiffer se souvient : « Nous avons deux cuisines, l'une *casher*, l'autre non » (Pfeiffer 1973, 46)<sup>10</sup>. En réalité, la nourriture marque bien plus largement l'appartenance à un clan :

<sup>8</sup> Archives du Congrès Juif Canadien, UJRA, Série Bc « Internés », Dossier Hans Adam, Lettre de Hans Adam à Erna et Willi, 12/10/1941.

<sup>9</sup> L'ouvrage de Ted Jones y consacre d'ailleurs un chapitre entier (Jones 1988, 191 sq.).

<sup>10</sup> Pfeiffer emploie le terme « *t'reyfah* », le contraire de « *casher* ».



Nous avons la cuisine noire : c'étaient les prêtres et les religieux. Nous avons la cuisine rouge : c'étaient les Communistes. Et puis nous avons la cuisine chaude : c'étaient les homosexuels qui avaient également fui l'Allemagne et l'Autriche. En allemand, « homosexuel » se dit « chaud » : on parle d'un « frère chaud » (*warmer Bruder*), et donc c'était la « cuisine chaude ». Nous avons ainsi trois types d'équipes différentes<sup>11</sup>.

L'un des épisodes du camp I de l'Ile-aux-Noix est particulièrement révélateur du statut central de la nourriture et de la « cuisine » dans la situation confinée des camps d'internement. Un jour, le chef de camp est confronté à un cas épineux : l'un des cuisiniers du camp a été surpris en pleine relation homosexuelle. Eric Koch a interviewé l'ancien chef du camp I lors de l'écriture de son livre :

*I was surprised by the vehemence of the response, (...) because somehow people began to associate homosexual practices in the kitchen with food. It became an explosive issue, and the demand was made for the cook to be removed from the kitchen. This was one of those situations where it was difficult to restore reason through objectively orientated discussion (Koch 1980, 158).*

Dès septembre 1940, c'est-à-dire trois mois après l'arrestation en Grande-Bretagne, Peter Heller note dans son journal intime que divers couples se sont formés au sein du camp et qu'ils s'affichent plus ou moins ouvertement (Koch 1980, 90/91). Dans certains cas, les plus jeunes parmi les internés concentrent les désirs homosexuels de leurs co-internés ou de leurs gardiens. Dans ses mémoires, Alfred Bader, né en 1924 et donc parmi les plus jeunes des « *Camp Boys* », mentionne les attouchements dont il a été victime de la part d'un sergent canadien, gardien dans le camp où il était interné (Bader 1995, 29). Les gardiens n'étaient pas les seuls à abuser de leur position d'autorité. Une hiérarchie implicite entre internés se met progressivement en place au sein des camps, et parfois l'autorité est transformée en commerce sexuel. Dans d'autres cas également, les

---

<sup>11</sup> Entretien avec G.B., Montréal, 25/03/2003.

pratiques homosexuelles ont lieu de plein gré, surtout à mesure que la durée de l'internement s'allonge. En outre, le niveau de tolérance des pratiques homosexuelles varie grandement d'un camp à l'autre. Certains internés se promènent ensemble comme un couple ; dans certains camps, il existe même une zone réservée pour les pratiques homosexuelles, séparée par des draps et des couvertures. Les rapports entre les internés sont ainsi marqués par un jeu de pouvoir et un système hiérarchique de domination qui rythme la vie du camp.

Si de nombreux témoignages et documents attestent de l'existence d'une économie homosexuelle au sein du camp, les récits de vie tentent en revanche souvent d'en effacer les traces, ou bien de les atténuer :

*The absence of women had a very predictable influence on the lives of many inmates. The only way in which we could have heterosexual love affairs was in our fantasies. But no fantasy at all was required to have affairs with men: we were surrounded by potential male love-objects who were all too real (Koch 1980, 157).*

La question de l'homosexualité au sein des camps est délicate ; elle l'était à l'époque, elle le reste *a posteriori*. Il faut ici distinguer entre pratiques homosexuelles et homosexualité : dans son enquête, Eric Koch signale que la plupart des pratiques homosexuelles au sein des camps furent le fait d'hommes qui, avant et après l'internement, ont eu des pratiques exclusivement hétérosexuelles. Si les pratiques homosexuelles étaient condamnées officiellement par les autorités de contrôle, les gardiens ne pouvaient ignorer la tension existant chez des hommes confinés, dont la sexualité était réprimée : masturbation, douche froide et pratiques homosexuelles constituaient alors des modes de sexualité alternatifs. Ainsi, à l'intérieur des camps, la définition de l'homosexualité était-elle plutôt floue. Le théâtre et le jeu, par exemple, offraient également des moyens plus acceptables et acceptés de laisser libre cours à ses fantasmes et désirs. Ainsi, les hommes qui tenaient des rôles féminins dans les pièces de

théâtre devenaient-ils plus attirants aux yeux de leurs camarades. C'était une façon de recréer par le fantasme une relation amoureuse de substitution.

Retenons du passage par le camp d'internement que, loin de correspondre à un « vide » ou un « *no-man's land* » biographiques, il constitue une période de re-socialisation forte dans les itinéraires des « *Camp Boys* », une période marquée par la temporalité du confinement qui « fait date », même lorsqu'elle est absente des reconstructions narratives ultérieures. Les camps d'internement ont soudé entre eux ces membres d'une génération. Comme nous l'avons montré, il s'y pratiquait une « cuisine-entre-hommes » faite de pratiques et d'interactions diverses, au premier rang desquelles il faut citer les pratiques de domination et de hiérarchisation par l'âge, l'appartenance à une clique ou l'« appétence » sexuelle. Les témoignages et récits confirment que le passage par l'internement a favorisé la débrouillardise et les comportements « braconniers », chers à Michel de Certeau, des dominés face à l'autorité (de Certeau 1990). Le maître mot est ici « organiser », une expression qui est restée dans le jargon propre aux internés. Dans leur *Newsletter*, la définition suivante en est donnée :

*Organiser* était l'un des mots les plus importants de notre vocabulaire, alors que certains objets et certaines commodités nous faisaient cruellement défaut. Il signifiait à peu près « se procurer une chose difficile à obtenir », ce qui revenait en fait à chaparder, par exemple lorsqu'un groupe ne disposait pas de suffisamment de bassines, ou bien qu'un objet qui traînait quelque part semblait n'appartenir à personne<sup>12</sup>.

A ces comportements « braconniers » correspondent des tactiques de survie mentale afin de transformer, envers et contre tout, cette période de vide biographique en un moment existentiel signifiant. Cela vaut aussi dans le domaine de la construction genrée de soi : les réfugiés internés au Canada pour le compte de la Grande-Bretagne sont ainsi devenus des « *Camp Boys* ».

---

<sup>12</sup> Archives personnelles de Helmut Kallmann, Nepean (ON), « Ex-Internees Newsletter » 3 (juillet 1997), 7.

## Temps du dedans / temps du dehors et sentiment d'impuissance

Ce n'est qu'en octobre 1945 qu'un décret est passé concernant l'attribution du statut d'« immigrant », puis de la citoyenneté canadienne, aux réfugiés titulaires d'un permis temporaire de résidence : pour les « *Camp Boys* », ce décret a mis fin à cinq années de précarité et de non droit. Mais tous ne se sont pas adaptés à leur nouvel environnement socio-culturel de la même manière, ni au même rythme. Après plusieurs mois, voire plusieurs années d'internement, le retour à la vie civile n'avait rien d'un « retour à la normale », surtout dans un monde qui avait, entre temps, irrémédiablement changé. Le sentiment des « *Camp Boys* » oscille alors entre désespoir, impuissance et reconnaissance. S'ils ont eu la vie sauve, c'est souvent au prix d'une perte totale des repères. L'internement a profondément modifié leur notion du temps.

A l'intérieur des camps canadiens, le passage du temps s'est en effet de plus en plus désincarné, alors même qu'« au-dehors » avait lieu l'extermination des Juifs d'Europe. Julius Pfeiffer résume cela ainsi :

*A number of men were emotionally affected by the camp experience. They withdrew into themselves, pushed over the edge by the imprisonment and knowledge of the terrible events in Europe. All of them suffered traumatic family losses while they sat out the war, overwhelmed by pangs of guilt at their inability to communicate with the outside, or contribute something significant to the war effort (Pfeiffer et Charon 1989, 219).*

Car en raison de leur origine et de leur parcours, les « *Camp Boys* » étaient directement concernés par les événements qui affectaient, à des degrés divers, leurs proches restés en Europe. L'absurdité de la situation, combinée à l'absence de contact avec le monde extérieur, à l'angoisse liée au devenir des parents et amis et aux conditions rudimentaires des camps ont conduit bon nombre de « *Camp Boys* » à céder à des comportements dépressifs ou neurasthéniques.

Pour d'autres, cependant, l'internement est vu comme une étape sur le chemin de la liberté et dans la fuite devant le nazisme. Dans une lettre de novembre 1943 à son cousin installé en Rhodésie où il est fermier, Heinz Warschauer met en mots ce sentiment d'abandon et d'impuissance face au destin, qui s'accompagne malgré tout chez lui d'une certaine sérénité fataliste :

Mais je ne veux pas me plaindre, car lorsqu'on a réussi à sauver sa peau de cette danse macabre, on n'en a pas le droit. (...) Mais comme en ces temps troubles nous sommes tous, à divers degrés, des jouets du destin, je ne me fais plus de soucis à propos de l'avenir et je me dis que, d'une manière ou d'une autre, ça s'arrangera bien<sup>13</sup>.

Il exprime ici ce lien entre sentiment d'« impuissance » et « arrangement » quotidien. Les « *Camp Boys* » ont fait l'expérience de leur impuissance et de leur incapacité à combattre : une impuissance qui a puissamment affecté la construction d'une masculinité dévirilisée. Ils ont dû s'en arranger. Pour l'arrière-garde des internés, pour ceux dont le dossier n'intéressait pas leur nouveau pays d'accueil et qui furent les derniers libérés, l'attente est devenue particulièrement démoralisante, alors même qu'ils assistaient à la remise en liberté de leurs camarades. L'arrière-garde des « restants », ce « dernier fourgon des inutiles », furent alors regroupés au camp I de l'Ile-aux-Noix, également surnommé « *Isle of Nuts* », l'« île des fous »<sup>14</sup> (« *Nuts* » signifiant en anglais à la fois « noix » et « fou »).

On doit dès lors se poser la question suivante : Quels « hommes » furent relâchés ? Quelle était leur disposition d'esprit et leur construction biographique du temps ? Est-il possible de reconstituer cela micro-historiquement ? Les sources que nous avons utilisées ici ne donnent qu'un accès rétrospectif, narratif et donc collectivement – socialement – reconstruit aux « faits »... mais ils y donnent néanmoins accès. Si les

<sup>13</sup> Archives Nationales du Canada, MG31-D129, « Fonds Heinz Warschauer », Vol. 1, Lettre de Heinz Warschauer à son cousin, 14/11/1943.

<sup>14</sup> Entretien avec Ernst M. Oppenheimer, Ottawa, 11/04/2003.

camps sont souvent désignés rétrospectivement comme un « interlude » ou un « microcosme » où le temps semble suspendu, ils ont également servi pour de nombreux « *Camp Boys* » de laboratoire d'apprentissage – social, culturel, genré – en vase clos. Par ailleurs, nos sources nous permettent d'aborder le problème des attentes en matière de rôles genrés : comment les « *Camp Boys* » ont-ils vécu le clivage entre le rôle attendu qu'ils « auraient dû » jouer – celui de l'homme qui subvient aux besoins de la famille –, et leur situation dans le « *no man's land* » de l'Histoire : celle de « *Boys* » internés, séparés de leurs familles, coupés du monde, impuissants. Il s'agit ici de « prendre au sérieux » ce que racontent les « *Camp Boys* » (et d'être attentif à ce qu'ils ne racontent pas) dans leurs récits de vie, à la lumière de ce que les récentes études sur l'exil des femmes ont mis en avant.

En effet, si la recherche sur l'exil des personnes fuyant le nazisme a récemment mis l'accent sur le point de vue des femmes en exil (Häntzschel 1998, 101-117), montrant que les femmes étaient dans l'ensemble plus à même de s'adapter aux nouvelles conditions de vie, il convient conjointement de reconsidérer les rôles sociaux modifiés qu'ont joué les hommes en exil. Selon Heike Klappdor, les femmes en exil ont plutôt joué le rôle de garantes de la survie matérielle de la famille, laissant aux hommes le soin de réfléchir aux projets de vie à long terme (Klappdor 1993, 12-30) : cette analyse, qui, dans une certaine mesure, applique au cas de l'exil les identités et les rôles traditionnellement attribués aux deux sexes, correspond sans doute à une partie de la réalité des femmes en exil, mais à une partie seulement. Christine Backhaus-Lautenschläger (1991), qui a travaillé sur les femmes exilées aux Etats-Unis, a tendance à survaloriser l'inversion pure et simple des rôles induite par la situation d'exil, accentuant le fait que les femmes devenaient souvent en exil la source principale, voire unique, du revenu familial. Si cela correspond certainement à une réalité économique, cela ne dit en revanche rien sur la manière dont ce changement était perçu de part et d'autre. La réalité migrante des femmes se situe en fait plutôt dans l'intervalle ambivalent entre affirmation et abnégation. Il n'était en effet pas possible de tout simplement « profiter » du changement radical

entraîné par la situation d'exil pour se redéfinir : le rôle social et familial que l'on jouait « là-bas » et « avant » continuait parallèlement de produire ses effets dans les interactions quotidiennes. Les récits de femmes en exil ont permis de mettre en avant le malaise vécu *conjointement* par les femmes et les hommes devant les conséquences de la virilité « contrariée » des maris. Ces derniers voyaient en effet leur rôle traditionnel sérieusement affecté par les nouvelles conditions socio-économiques en exil.

Pour les « *Camp Boys* », le retour à la vie civile sous la forme d'un retour au mélange des genres a été très difficile. Certains ont même poursuivi l'homosocialité des camps une fois à l'extérieur. Une proportion importante des enquêtés n'ont pas eu d'enfants : faut-il voir là une conséquence de cette construction particulière de la masculinité que l'exil et l'internement ont entraînée ? D'autres sont sortis « cassés » du camp. Leur histoire est difficile à reconstituer, car l'échec laisse moins de traces que les « *success stories* ». Face à l'impuissance ressentie, il y avait deux moyens de réagir : se laisser aller ou bien combattre. Dans une nouvelle sur l'internement, intitulée « *Kain und Abel in Kanada* » (Caïn et Abel au Canada), Carl Weiselberger revisite le couple fraternel biblique pour en faire deux archétypes d'internés. Dans la nouvelle, Caïn et Abel ont suivi le même parcours que l'auteur : arrestation, transfert transatlantique, internement. Caïn le torturé réagit mal à la situation et se réfugie dans un cynisme méchant :

Caïn était étendu sur le sol près de lui. Pourquoi, pourquoi nous a-t-on privé de notre liberté, pourquoi nous a-t-on fait connaître un malheur encore plus grand, un ailleurs encore plus sombre, à nous qui sommes déjà des malheureux et des sans-patrie ? Pourquoi nous a-t-on retiré à nouveau ce petit bout de terre qui nous avait accueillis, pourquoi, pourquoi – c'est ce qu'il répétait jour et nuit (Weiselberger 1981, 67).

Abel, en revanche, semble trouver sa raison de vivre dans l'écriture d'un *opus magnum*, toujours recommencé au gré des aléas du sort qui dispersent le manuscrit. Caïn hait Abel et, pour lui nuire, jette ses feuillets dans le brasier du camp. Abel n'a alors plus que le temps de les regarder se consumer dans les flammes. Au lieu de désespérer, Abel, qui

incarne l'archétype du survivant, retrouve néanmoins la force intérieure de recommencer :

Mais au moment même où Abel regarde fixement cette intense lumière céleste, au moment même où son être ne fait plus qu'un avec cette lumière, une grande vague brûlante se soulève en lui et l'envahit – une vague de vigueur, d'envie, une vague de création. (...) Il sait qu'il recommencera, une fois de plus, depuis le début. Manifestement, les choses sont ainsi : il lui faut toujours recommencer depuis le début, se donner à nouveau du mal, encore et toujours. Ailleurs. Dans un ailleurs toujours renouvelé (Weiselberger 1981, 72/73).

Caïn et Abel incarnent ici les deux attitudes archétypales possibles face à la situation d'internement. Quel qu'ait été le comportement des internés, le passage par le camp a profondément modifié le cours de leurs existences.

Lorsqu'ils n'ont pas été détruits par l'internement, les « *Camp Boys* » en sont sortis comme des « hommes nouveaux ». L'un d'eux déclare :

*You can never become a bourgeois after that. When you're separated from the bourgeois customs and you suddenly find yourself dressed the same way as other people and you really see through the kind of superficiality of public life. We all said this* (Cité par Draper 1978, 102).

La temporalité du confinement, confrontée à ce « temps du dehors » imaginé a donc profondément affecté les esprits. Ce qui vaut pour la refonte des représentations sociales dominantes (« désempolement ») vaut également pour les représentations de la masculinité (« dévirilisation »). C'est le cas d'Alfred Bader, qui écrit dans ses mémoires à propos de ses représentations en matière d'homosexualité :

*Since then I have thought about homosexuality and cannot understand the unbending attitude of many people. I have been friends with quite a few homosexuals, particularly art historians. Many of them are kind, caring, intelligent people. What difference does*



*their sexual preference make, except perhaps to alleviate over-population, the world's greatest problem? The Bible condemns sodomy, but surely it cannot condemn homosexuality if it is caused genetically. It took Popes several centuries to admit that the earth was not flat, and only a strong rabbi like Gershom ben Judah could change the laws concerning polygamy. It will take a strong Pope and an equally strong Chief Rabbi in Israel to declare that homosexuality is "God given" and hence not a sin. What is a "sin" is to mislead straight youngsters (Bader 1995, 30).*

C'est là l'un des rares témoignages de ce que la temporalité et la sociabilité du camp d'internement a changé le système de représentations genrées. Plus généralement, l'épisode de l'internement « fait date » justement parce qu'il s'impose à toute la trajectoire de vie. Il y a un « avant » et un « après » et la cohérence du récit de vie dépend de la capacité de chacun à réunir les temporalités différentes dues à l'expérience d'internement.

### **Mémoire confisquée, mémoire réappropriée : une perspective de long terme**

Malgré l'atmosphère carcérale et confinée décrite plus haut, les « *Camp Boys* » savaient qu'ils avaient été bien traités dans l'ensemble, et ceux qui avaient connu les camps de concentration nazis savaient qu'il n'y avait aucune commune mesure entre les deux expériences. Dans son journal, Henry Kreisel écrit à propos du camp I de l'Ile-aux-Noix : « *Our treatment in the camps was, on the whole, humane. Certainly those internees who had known Nazi concentration camps could testify that fact* » (Kreisel 1985, 36). Par la suite, pourtant, les « *Camp Boys* » ont souvent été confrontés à cette comparaison macabre et impossible entre leur internement et l'expérience des camps nazis, notamment lorsque sont apparus dans les années 1960 les premiers récits de rescapés des camps d'extermination.

C'est dans le contexte de la mémoire de la Shoah que le sentiment d'impuissance des « *Camp Boys* » a refait surface. La Shoah, comme cristallisation dans la conscience collective de faits historiques, est devenue après-guerre l'élément structurant de la mémoire collective juive canadienne. Mais la Shoah n'est entrée dans les consciences qu'avec un « effet retard ». Dans les années 1970, elle est devenue un véritable « *marker of ethnic identification* » (Bialystock 2000, 9) : s'identifier aux souffrances de la Shoah est devenu un moyen accepté d'affirmation de son identité (et de son unicité) ethnique dans le cadre d'une société multiculturelle. Or les exilés ont, justement, échappé à la Shoah. Dès lors, leur histoire ne pouvait avoir la même force, ni leur témoignage la même légitimité. S'ils ont survécu à l'extermination des Juifs européens par le fait même de leur exil, ils ne font pas pour autant partie des quelque 20 000 « *Holocaust survivors* » qui ont immigré au Canada à partir des années 1950 et qui avaient plus légitimement voix au chapitre de la mémoire. Les « *Camp Boys* » n'ont donc jamais fait partie intégrante de la mémoire juive canadienne d'après-guerre. Ils n'y ont pas véritablement trouvé leur place. L'ex-« *Camp Boy* » Erwin Schild écrit : « *Our internment was a minor event, dwarfed by the Holocaust* » (Schild 1981, 40). C'est ce malaise qu'exprime d'ailleurs le titre même de son article : « *A Canadian Footnote to the Holocaust* ». Ainsi l'expérience dense et traumatique des réfugiés-internés ne serait-elle qu'une simple « note de bas de page », un paratexte infrapaginal par rapport aux « grands récits » de la Shoah.

Car le sentiment d'impuissance des « *Camp Boys* » s'est poursuivi largement au-delà de l'internement, notamment dans le conflit mémoriel. Eux qui ont réussi par leur exil à faire un pied de nez au destin, sont par ailleurs les perdants de la mémoire. Tombés dans les interstices de l'Histoire, ils ont sans cesse été ramenés à leur impuissance. Pour résister à cela, les « *Camp Boys* » ont continué de cultiver une temporalité mémorielle particulière, conservant tout au long de leur vie des réseaux d'amitié informels et des pratiques commémoratives discrètes. Il faut en réalité lire à contresens la déclaration suivante d'Eric Koch :

*We have no group feeling – we do not belong to Old Boys' Clubs, nor do we have associations, or annual camp reunions where we all get together to drink beer and sing "You'll Get Used to It", telling each other stories about the sergeant-major. A few friendships have endured, but once we were released most of us did not feel the need to keep in touch. Although we may now say that the years behind barbed wire were invaluable to our development or that internment was a key event in our lives, and although we may even enjoy exchanging reminiscences once in a while, we tried in the years that followed our release to forget camp as quickly as possible (Koch 1980, 256).*

Son affirmation, qui parle ici au nom de l'ensemble de ses camarades, est paradoxale : d'un côté il refuse catégoriquement d'admettre l'existence d'un esprit vétéran, de l'autre son texte est parsemé d'occurrences d'un « nous » englobant. L'identité de groupe est bien présente entre les lignes, même si elle est, par ailleurs, niée en bloc.

Si les amitiés entre « *Camp Boys* » ont perduré au gré des affinités entre personnes, les réseaux d'« anciens » et l'activité de commémoration ont été particulièrement réactivées ces quinze dernières années, peut-être parce qu'avec l'âge, ils éprouvaient le besoin de se souvenir. L'ouvrage d'Eric Koch – le « *Kochbuch* » – est le plus ancien (il date de 1980) et il a fait l'objet d'une réédition en livre de poche. Par ailleurs, nous avons pu, au gré des rencontres, mettre en évidence l'existence de réseaux commémoratifs plus informels, qu'Eric Exton décrit – de manière quelque peu idéalisée toutefois – dans ses mémoires :

*We former camp boys don't see each other as often as we'd like. But should one of us be in trouble – or get wind of anyone of us in a line of some kind – it can be counted on that combined assistance would be forthcoming in some form (Exton 1986, 29).*

Récemment, les liens entre anciens « *Boys* » se sont encore resserrés, des réunions de commémoration ont été organisées<sup>15</sup>, ainsi que la publication d'une « *Ex-Internees Newsletter* » rédigée par Helmut Kallmann, dont le premier numéro est paru en septembre 1996<sup>16</sup>. En février 2003 paraissait le 9<sup>e</sup> numéro, et Helmut Kallmann nous confiait alors qu'il s'agissait certainement du dernier<sup>17</sup>. Cette *Newsletter* est diffusée à une liste de contributeurs qui a grossi de manière significative au fil des numéros, signe du succès de l'entreprise et du besoin mémoriel parmi les ex-« *Camp Boys* ».

Rédigée en anglais et en allemand, elle a pour objectif de faire revivre l'« esprit des camps d'internement » : elle se veut représentative de l'aventure commune vécue au début des années 1940. Le ton y est vétéran : il repose sur le rappel, parfois trop allusif pour le non-initié, d'anecdotes « croustillantes » et d'exemples de camaraderie virile. Les expressions typiques du jargon des camps – l'« *Emigranto* » – y retrouvent une seconde jeunesse, notamment au sein de la rubrique intitulée « *Geflügelte Worte* » (adages et expressions), dont le contenu est parfaitement intraduisible, surtout lorsque est reproduit le langage fleuri des camps d'internement, comparé au jargon des marins (« *Seemannsdeutsch* »).

D'une certaine manière la chanson « *You'll Get Used to It* », écrite par Freddy Grant (Friedrich Grundland) pendant l'internement, est devenue l'hymne commémoratif des « *Camp Boys* ». Par la suite, elle a connu un tel succès en Amérique du Nord qu'elle a servi dans un film de guerre hollywoodien, *This Is the Navy*. Si les paroles ne brillent pas par leur qualité littéraire, elles reflètent l'atmosphère des camps :

*You'll get used to it, you'll get used to it*  
*The first year is the worst year, but you'll get used to it*  
*You can scream and you can shout, they'll never let you out*

<sup>15</sup> Notamment à l'occasion du soixantième anniversaire de l'internement le 13 mai 2000 chez Gerry Waldston à Toronto (Entretien avec Gerry Waldston, Toronto, 13/05/2004).

<sup>16</sup> Archives personnelles de Helmut Kallmann, Nepean (ON), « *Ex-Internees Newsletter* », n<sup>os</sup> 1-9 (septembre 1996-février 2003).

<sup>17</sup> Entretien avec Helmut Kallmann, Nepean (ON), 10/04/2003.

*You will never see your wife, for they locked you in for life  
It serves you right, you So and So, why weren't you naturalized Eskimo  
Just tell yourself, it's marvellous, you'll get to like it more and more  
You've got to get used to it, and when you got used to it  
You feel just as lousy as you felt before* (Cité par Seyfert 1984, 64).

L'allusion équivoque à un processus douloureux, qui fait mal au début mais auquel on finit par se faire, participe de ces clins d'œil mémoriels entre « *Boys* » ; elle participe d'une socialisation entre hommes propre à la « maison-des-hommes » décrite plus haut.

La mémoire des « *Camp Boys* », confisquée par l'impuissance de leur parole, a ainsi pu être réappropriée en petit comité. Les évocations de souvenirs entre vétérans, plus ou moins reconstruits pour l'occasion, sont une manière de re-viriliser la représentation de soi. Les « *Camp Boys* » ont bien souvent caché leur internement. C'est ce qu'aborde avec subtilité le documentaire de Wendy Oberlander (*Nothing to Be Written Here*), qui est la fille de l'ex-« *Camp Boy* » Peter Oberländer. Le documentaire tente de retracer, à partir de bribes de discours et de traces matérielles, la trajectoire hors du commun de son père. Il s'agit de la vision très personnelle et presque poétique d'une femme qui, pendant longtemps, n'a rien su de ce qui était arrivé au père. La voix-off – féminine – cite, sans y souscrire pour autant, le « *master narrative* » communément associé au parcours des « *Camp Boys* » : celui de la « *success story* ». Mais par un effet de distanciation dans la voix et le dispositif même du film, ce dernier introduit un doute sur ce « grand récit » (Oberlander 1996). En effet, la littérature sur les « *Camp Boys* » souligne généralement leur incroyable réussite sociale, qui leur a permis de reconquérir leur position masculine dominante dans la société canadienne d'après-guerre. Ainsi la version « officielle » retenue – par les principaux intéressés notamment – est celle de l'« heureux accident » qui a transformé le récit d'une impuissance en « *success story* » pour le pays d'accueil (Moon 1962). Julius Pfeiffer souligne ainsi la réussite sociale de ses compagnons d'exil en faisant la liste de certaines des professions qu'ils ont exercées au cours de leur vie, comme si l'évocation incantatoire des réussites sociales

impressionnantes – énoncées au pluriel – pouvait dissimuler complètement un *hiatus* biographique :

*This group of less than a thousand men supplied Canada with a contingent of architects, artists, businessmen, chemists, dentists, engineers, economists, filmmakers, historians, journalists, lawyers, mathematicians, novelists, philosophers, professors, psychiatrists, researchers, religious leaders, sociologists, electronic media executives and even an impresario* (Pfeiffer et Charon 1989, 220).

Cette réussite sociale visible, et surtout maintes fois mise en avant, ne parvient toutefois pas à cacher les brisures diverses que nous avons relevées. Tout se joue en effet dans le clivage entre une temporalité publique et chronologique, triomphante et virile, de ces « grands contributeurs à la nation-mosaïque », d'une part, et une temporalité biographique d'ordre privé, d'autre part, oscillant entre impuissance et réappropriation.

### Références :

AUGER Martin (2005), *Prisoners on the Home Front: German POWs and "Enemy Aliens" in Southern Quebec, 1940-46*, Vancouver, University of British Columbia Press.

BACKHAUS-LAUTENSCHLÄGER Christine (1991), *...Und standen ihre Frau. Das Schicksal deutschsprachiger Emigrantinnen in den USA nach 1933*, Pfaffenweiler, Centaurus.

BADER Alfred (1995), *Adventures of a Chemist Collector*, Londres, Weidenfeld & Nicolson.

BENZ Wolfgang, Claudia CURIO et Andrea HAMMEL, éd. (2003), *Die Kindertransporte 1938/39 – Rettung und Integration*, Francfort/M., Fischer Taschenbuch Verlag.

BERTAUX Daniel (1997), *Les récits de vie – Perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan.

BIALYSTOCK Franklin (2000), *Delayed Impact – The Holocaust and the Canadian Jewish Community*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press.

CERTEAU Michel de (1990), *L'invention du quotidien*, Vol. 1 : « Arts de faire » [1980], Paris, Gallimard.

CESARANI David et Tony KUSHNER (1993), *The Internment of Aliens in Twentieth Century Britain*, Londres, Frank Cass.

DRAPER Paula J. (1978), « The Accidental Immigrants: Canada and the Interned Refugees », in *Canadian Jewish Historical Society Journal* 3, 80-112.

- - - (1983), « The Accidental Immigrants: Canada and the Interned Refugees », Thèse de doctorat de l'Université de Toronto.

- - - (2000), « The Camp Boys. Refugees from Nazism Interned in Canada, 1940-1944 », in *Enemies Within: Italians and Other Internees in Canada and Abroad*, éd. F. Iacovetta et al., Toronto, University of Toronto Press, 2000, 92-111.

EXTON Eric (1986), *Zaidie Exton's Odyssey*, Vol. 1, Toronto, Eric Exton.

FARGES, Patrick (2004), « Transgression and Translation in the Narratives of Self of German-Speaking Exiles to Canada », in *Focus on German Studies* 11, 33-48.

- - - (2005), « Le trait d'union : Stratégies d'identification et de distanciation dans les récits de vie des exilés germanophones au Canada (1933-2003) », [http://artsandscience.concordia.ca/cml/Dislocation\\_Farges.htm](http://artsandscience.concordia.ca/cml/Dislocation_Farges.htm).

- - - (2006-a), « Dans les interstices de la mosaïque. Cultures et identités des exilés du nazisme au Canada, 1933-2003 », in *Labyrinthe. Atelier interdisciplinaire* 23.1, 85-100.

- - - (2006-b), « Le trait d'union. Cultures et identités des exilés germanophones au Canada (1933 à nos jours) », Thèse de doctorat de l'Université Paris 8.

GÖPFERT Rebekka (1999), *Der jüdische Kindertransport von Deutschland nach England 1938/1939*, Francfort/M., Campus.

HÄNTZSCHEL Hiltrud (1998), « Geschlechtsspezifische Aspekte », in *Handbuch der deutschsprachigen Emigration 1933-1945*, éd. C.-D. Krohn et al., Darmstadt, Primus, 101-117.

HARRIS Mark J. et Deborah OPPENHEIMER, éd.s. (2000), *Into the Arms of Strangers – Stories of the Kindertransport*, Londres, Bloomsbury Publishing.

JONES Ted (1988), *Both Sides of the Wire – The Fredericton Internment Camp*, Fredericton, New Ireland Press.

KLAPDOR Heike (1993), « Überlebensstrategien statt Lebensentwurf – Frauen in der Emigration », in *Exilforschung – ein internationales Jahrbuch* 11, 12-30.

KOCH Eric (1980), *Deemed Suspect. A Wartime Blunder*, Toronto, Methuen.

KREISEL Henry (1985), « Diary of an Internment », in *Another Country – Writings by and about Henry Kreisel*, éd. S. Neuman, Edmonton, NeWest, 14-44.

MOON Barbara (1962), « The Welcome Enemies – The Story of the Happy Accident by Which 972 Interned Aliens Became Some of the Liveliest Immigrants Canada Ever Had », in *Maclean's*, 10/02/1962, 14/15 et 36-39.

OBERLANDER Wendy (1996), *Nothing to Be Written Here*, Documentaire de 47 min., Vancouver, Studios Video In.

PFEIFFER Julius (1973), « From Amsterdam to Montreal for \$ 1.25 », in *Jewish Life* (juillet 1973), 38-49.

- - - et Milly CHARON (1989), « Enemy Alien », in *New Immigrant Voices*, éd. M. Charon, Dunvegan (ON), Cormorant Books, 215-224.

PUCKHABER Annette (2002), *Ein Privileg für wenige – Die deutschsprachige Migration nach Kanada im Schatten des Nationalsozialismus*, Münster, Lit Verlag.

RASKY Harry (1981), *The Spies That Never Were*, documentaire en deux parties, Canadian Broadcasting Corporation (CBC), Montréal, 11-12/10/1981.

SARTON-SARETZKI Edgar (1997), *Auf Sie haben wir gewartet*, Hanau, CoCon Verlag.

SCHILD Erwin (1981), « A Canadian Footnote to the Holocaust. A Review Essay of *Deemed Suspect – A Wartime Blunder*, by Erich [sic] Koch », in *Canadian Jewish Historical Society Journal* 5.1, 31-44.

SEYFERT Michael (1984), *Im Niemandsland: Deutsche Exilliteratur in britischer Internierung. Ein unbekanntes Kapitel der Kulturgeschichte des Zweiten Weltkrieges*, Berlin, Das Arsenal.



WEISELBERGER Carl (1981), *Carl Weiselberger. Eine Auswahl seiner Schriften*, eds. P. Liddell et W. Riedel, Toronto, German-Canadian Historical Association.

WELZER Harald (1993), *Transitionen – Zur Sozialpsychologie biographischer Wandlungsprozesse*, Tübingen, Edition diskord.

**Résumé :** Cet article est issu d'une analyse micro-historique de l'acculturation au Canada des exilés, ces migrants germanophones ayant fui l'Allemagne nazie entre 1933 et le début de la guerre (Farges 2006-b)<sup>18</sup>. Parmi ces derniers se trouvait un groupe d'environ 1 000 internés<sup>19</sup>. L'internement par le Canada mais pour le compte de la Grande-Bretagne entre 1940 et 1943 d'hommes allemands et autrichiens, réfugiés, jeunes pour beaucoup (d'où la désignation de « *Camp Boys* »), Juifs pour la plupart, est l'un des épisodes les plus incongrus de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit là d'un morceau d'histoire britannique qui s'est déroulée sur le sol canadien. C'est aussi l'histoire d'une suite de migrations forcées et d'internements multiples (camps de concentration nazis, camps d'internement britanniques puis canadiens). Il s'agit enfin d'une situation éminemment paradoxale où c'est l'internement même qui conduit à la migration forcée.

**Abstract :** The present paper is part of a micro-historical research project centred on the acculturation of German-speaking refugees from Nazism who came to Canada after 1933 (Farges 2006-b). Among them was a group of approximately 1,000 men, mostly anti-Nazi (and often Jewish) refugees in Great-Britain, who had been interned as "enemy aliens" by the Churchill government. These men were often young, hence their designation as "Camp Boys." Their often forgotten story, an episode of British history on Canadian soil, exemplifies the chaotic state of the world during World War Two. It is also the story of consecutive migrations and multiple internments (Nazi concentration camps, British and Canadian internment camps), a paradoxical story in which internment itself leads to forced migration.

**Notice biographique :** Né en France, Patrick Farges a fait des études de sciences sociales et d'allemand en France, en Allemagne, au Canada et aux Etats-Unis. Il est ancien élève de l'ENS (Paris), agrégé d'allemand et vient de terminer un doctorat consacrée à l'acculturation au Canada des exilés germanophones (Université Paris 8 / CRIA, EHESS-Paris). Il a publié en 2007 : « Transfert culturel et condensation de la mémoire : Les migrations du texte dans les nouvelles des écrivains exilés Henry Kreisel (1922-1991) et Carl Weiselberger (1900-1970) », in *Palabres*, Vol. 7 n° 1 ; et « "*Nous les Camp Boys*" : Constructions de la masculinité dans les récits des "réfugiés-internés" au Canada », in *Migrance*, n° 27 « Construction des sexualités et migration », eds. N. Fouché et S. Weber.

---

<sup>18</sup> Pour un aperçu de la recherche, cf. Farges 2006-a.

<sup>19</sup> Au final, 972 réfugiés-internés seront libérés au Canada ; il n'y a aucun moyen de savoir combien d'entre eux sont restés définitivement au Canada, mais il est probable que c'est le cas d'une forte proportion d'entre eux.